

4.3. - Chansons dramatiques

4.3.1. - Lenora

Lénora

Transcription : volume 2, page 178.

Ce texte n'est recensé comme ayant été imprimé sur feuille volante, ni par Ollivier, ni par Bailloud, ni par Dastum. Il est conservé dans les «Guerziou, Chansoniou, ha Rimou Brezoneg» de Lédan au volume 7, pp. 64-75.

Ce n'est pas un extrait de Goethe, comme l'indique Lédan en note, mais une ballade de Bürger traduite en breton par Goesbriand en 1849. Lédan fait sans doute une confusion avec une oeuvre de Goethe, «L'élève du sorcier» que Goesbriand a également traduite en breton.

Bürger

Gottfried August Bürger (1747-1794), mena l'existence tourmentée de la plupart des représentants du mouvement du «Sturm und Drang». Les désordres amoureux dans lesquels il se débattait ont donné naissance à un lyrisme très personnel où sensualité et remords s'exaltent et se contrarient. Enseignant de littérature à Göttingen, il se lia dès 1772 avec les poètes du Gottinger Hain et collabora à «L'Almanach des muses» qu'il dirigea de 1778 à sa mort. Ses ballades influencées par les «Reliques of Ancien English Poetry» de T. Percy, par les idées de Herder et par la tradition populaire, offrent des exemples saisissants du romantisme le plus fiévreux qui fut vivement critiqué par Schiller. Bürger a également traduit Homère et Shakespeare. On n'a découvert que plusieurs années après son suicide qu'il était le principal auteur des légendaires «Aventures du baron de Münchhausen» (1786).

La «Lénore» de Bürger

A la fin du XVIII^e siècle, la littérature allemande avait perdu toute originalité en imitant le classicisme. Klopstock lui avait ouvert une ère nouvelle en ressuscitant la vieille mythologie du Nord et en l'unissant à l'exaltation chrétienne. A sa suite, Bürger et Herder, frappés de la beauté de la poésie populaire, la relevèrent du mépris où elle était tombée en la faisant considérer comme une précieuse source d'inspiration ¹⁹⁶.

La ballade de «Lénore» fit sensation lorsqu'elle fut publiée pour la première fois dans «L'Almanach des Muses» de Göttingen en 1774. Certains, comme le rédacteur des «Nouvelles littéraires de Göttingen» la traitèrent de conte de nourrice, d'autres de sacrilège, ou y virent une raillerie intolérable des objets les plus respectables et s'étonnèrent que la censure laissât passer des chansons aussi scandaleuses. Les milieux ecclésiastiques, choqués par le désir de Lénore de revoir son amant, firent saisir «L'Almanach des Muses» à Vienne à cause de cette ballade ¹⁹⁷. D'autres, au contraire, comme Mme de Staël, y reconnaissaient l'inspiration du vieux génie poétique de l'Allemagne, ami de l'ombre mystérieuse des forêts et des visions fantastiques du clair de lune :

Il nous reste à parler de la source inépuisable des effets poétiques en Allemagne, la terreur : les revenants et les sorciers plaisent au peuple comme aux hommes éclairés : c'est un reste de la mythologie du Nord [...] Bürger est de tous les Allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du coeur. Aussi ses romances sont-elles connues de tout le monde en Allemagne [...] Je ne me suis

¹⁹⁶ Albin, *Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, p. XXVII.

¹⁹⁷ *Das Aufbegehren Lenores erregte in kirchlichen Kreisen Anstoss, so dass der Göttinger Musenalmanach wegen dieser Ballade in Wien beschlagnahmt wurde* dans **Kaim-Kloock**, *Bürger Werke in einem Band*, p. 374.

*assurément pas flattée de faire connaître, par ce récit abrégé, le mérite étonnant de cette romance : toutes les images, tous les bruits, en rapport avec la situation de l'âme, sont merveilleusement exprimés par la poésie : les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur. La rapidité des pas du cheval semble plus solennelle et plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'énergie avec laquelle le chevalier hâte sa course, cette pétulance de la mort cause un trouble inexprimable ; et l'on se croit emporté par le fantôme, comme la malheureuse qu'il entraîne avec lui dans l'abîme.*¹⁹⁸

Le succès de la ballade de «Lénoire» s'accrut encore quand elle fut mise en musique par le Dr Weiss en 1773, puis par J. André en 1776. Kind, en 1825, et Karl von Holtei, en 1829, l'arrangèrent pour la scène. Le poème de Bürger se répandit au delà des frontières de l'Allemagne, et connut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Rien qu'en Angleterre, il n'en parut pas moins de sept en l'espace de quatre années, dont des oeuvres de Walter Scott et de Spencer. De nombreuses compositions s'inspirèrent du même thème¹⁹⁹. Deux peintres français ont traité le sujet : Horace Vernet choisit le moment où la chevauchée funèbre pénètre dans le cimetière et Ary Scheffer le retour des troupes²⁰⁰.

La ballade de «Lénoire» est l'exemple type, conjointement avec «Le roi des Aulnes» de Goethe, de la nouvelle ballade romantique allemande à laquelle s'intéressent les écrivains français qui y voient un exemple qu'ils pensent pouvoir imiter²⁰¹. Mais, Mme De Staël se montre très réservée sur la réussite d'une adaptation en langue française.

*La plus fameuse de toutes, Lenore, n'est pas, je crois, traduite en français, ou du moins il serait bien difficile qu'on pût en exprimer tous les détails, ni par notre prose, ni par nos vers [...]. Il y a quatre traductions de la romance de Lenore en anglais ; mais la première de toutes, sans comparaison, c'est celle de M. Spencer, le poète anglais qui connaît le mieux le véritable esprit des langues étrangères. L'analogie de l'anglais avec l'allemand permet d'y faire sentir en entier l'originalité du style et de la versification de Bürger ; et non seulement on peut retrouver dans la traduction les mêmes idées que l'original, mais aussi les mêmes sensations ; et rien n'est plus nécessaire pour connaître un ouvrage des beaux-arts. Il serait difficile d'obtenir le même résultat en français, où rien de bizarre n'est naturel.*²⁰²

Gérard de Nerval fut naturellement inspiré par ce poème dont il fit cinq traductions ou adaptations, trois en vers et deux en prose :

- La première, «Lénoire, ballade allemande imitée de Bürger» signée Gérard, 105 vers, fut publiée dans «La Psychée» en mai 1829.
- «La Lénoire de Bürger, nouvelle traduction littérale», 32 strophes de six vers, fut publiée en janvier 1830, également dans «La Psychée».
- Une troisième «Lénoire, ballade de Bürger, traduction de Gérard, mise en musique par Hippolyte Monpou» n'est pas datée mais doit être de 1833. Ce texte est une mise au point du précédent. Il est divisé en trois parties : I - Le Blasphème ; II - La Course ; III - Le Bal des morts. Il fut reproduit dans l'Artiste - Revue de Paris du 15 juin 1848.
- Des traductions en prose presque identiques ont paru dans le volume des «Deux Faust» de 1840 et dans «Poésies allemandes» de 1830. De même la «Lénoire», signée Gérard, du «Mercure de France»

¹⁹⁸ De Staël, *De l'Allemagne*, pp. 170-171.

¹⁹⁹ W. Scott, *Eve of St John*, Coleridge, *The woman waiting on her demon-lover*, Wordsworth, *Affliction of Margaret*, Miss EdgeWorth, *Lenora* (roman), Shelley, *Sister Rosa*, cités dans Bonet-Maury, G. A. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, pp. 145-147.

²⁰⁰ Bonet-Maury, G. A. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, pp. 145-147.

²⁰¹ Bénichou, *Nerval et la chanson folklorique*, p. 106.

²⁰² De Staël, *De l'Allemagne*, pp. 172-173.

de 1829 est proche de celle des «Annales romantiques» de 1831, qui ne porte pas de nom de traducteur²⁰³.

Le début du poème a également inspiré Victor Hugo pour «La fiancée du timbalier».

La traduction de Goesbriand

Le texte de Goesbriand est très proche du poème de Bürger. Il en reprend des images qui ne figurent pas dans les adaptations de Nerval telles : les armées parées de rameaux verts (vers 13), les ponts qui résonnent sous les pas du cheval (vers 155), le chant du sacristain semblable à celui des crapauds (vers 168) que Nerval compare à une voix de corbeau, le gibet (vers 193) que Nerval remplace par la roue et l'échafaud, le sablier qui se vide (vers 219), le squelette au sablier et à la faux (vers 240), le cheval qui se cabre (vers 241).

Si Guillaume répond à Lénore qu'il revient de Bohème (vers 113) comme dans le poème de Bürger, De Goesbriand n'a pas commis l'erreur de dater la guerre du XVIII^e siècle en mentionnant le nom des rois belligérants.

Certains clichés sont familiers des chansons traditionnelles bretonnes telles «pemp planqen ha daou blanqennic» (vers 139) pour désigner le cercueil ou celui du cheval dont le sabot fait jaillir les étincelles que l'on retrouve dans le chant breton «La fiancée de Satan»²⁰⁴, mais ils étaient déjà utilisés par Bürger.

Notons cependant au vers 20 l'emploi du mot bombarde, qui devint l'instrument breton symbolique par excellence avec le biniou.

Bürger²⁰⁵

Und überall all überall,
Auf Wegen und auf stegen,
Zog alt und jung dem Jubelschall
Der Kommenden entgegen.

Et partout, partout
Sur les chemins et les sentiers
Jeunes et vieux venaient à la rencontre
De ceux qui rentraient au pays au milieu des cris de joie

Goesbriand

D'o diarben an oll a red
Gant levenez, hac hast meurbet
Ouz güerziou leven ar zoudard,
Laouen e tiscan ar vombard

Tous accourent à leur rencontre
Avec joie et grande hâte
Aux chants joyeux des soldats
Répond gaiement la bombarde

S'appuyant sur ces similitudes des imaginaires romantiques bretons et allemands, Goesbriand a bien réussi sa traduction en breton de «Lénore». Ses travaux sont en général bien appréciés. Brizeux disait de lui :

*On peut dire de M. de Goesbriand qu'il sait mettre dans ses écrits la naïveté de la langue parlée.*²⁰⁶

Goesbriand, présente lui-même sa méthode dans l'avant-propos de ses «Fables choisies de La Fontaine» :

Je n'ai pas la prétention d'offrir à mes lecteurs, du breton classique et pur de tout alliage : je ne connais que le breton vulgaire, tel qu'on le parle aujourd'hui. J'aurais désiré ne me permettre que le moins possible, des mots évidemment d'origine française, lorsque la même idée pouvait se rendre par un terme vrai breton ; malheureusement la mesure et l'inexorable rime m'ont souvent imposé cette dure nécessité : je ne l'ai jamais

²⁰³ Nerval, *Poésies et Souvenirs*, pp. 150-161 et pp. 337-345.

²⁰⁴ La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, édition de 1867, p. 159.

²⁰⁵ Kaim-Kloock, *Bürger Werke in einem Band*, p. 61. Traduction Mme Sébastian.

²⁰⁶ Brizeux, *Notice de la Grammaire-Celto Bretonne*, p. 26.

subie sans un sentiment pénible, car c'est ainsi que notre vénérable idiome se perd. - Avis aux jeunes écrivains bretons !

Les dialectes de Léon et de Tréguier m'ont servi indistinctement, selon les exigences de la phrase poétique : le lecteur intelligent saura parfaitement distinguer quand une diphtongue devra être prononcée double ou simple, comme dans c'hoas, Tréguier, ou c'hoas, Léon.

Quant à l'orthographe, je me suis cru libre de choisir et de modifier, vu que l'orthographe bretonne n'est pas encore fixée : celle de M. Le Gonidec me paraît, sous plusieurs rapports, la plus rationnelle, mais on n'y est pas encore habitué ; d'après cela, je me suis rapproché de celle du R.P. Grégoire de Rostrenen.

La Villemarqué lui reprocha de ne pas avoir adhéré au mouvement de réforme de l'orthographe :

*Na dudiuz eta e vize mojennou ann aotrou Goesbriand, ma vize bet gant-han mui a breder ! O veza ker brao c'hoaz da glevet enn doare ma'z int, na c'houek e vident da lenn ! Plijout d'ann daoulagad ha d'ann diou-skouarn e razent war eunn dro.*²⁰⁷

Lédan ne mentionne aucun timbre pour cette pièce. Il est donc probable qu'elle n'était pas destinée à être chantée²⁰⁸. Il s'agit d'une oeuvre littéraire, qui, non imprimée, n'a pas pu se répandre dans les campagnes bretonnes où elle aurait pu rencontrer un succès semblable à celui de Ker Ys tant les thèmes évoqués sont conformes à l'imaginaire breton.

Thème traditionnel

L'étendue du succès de la ballade de «Léonore» n'est pas due seulement aux qualités lyriques et dramatiques de Bürger qui a mis plus de cinq mois à achever son poème (de mi-avril au 12 août 1773) mais également au sujet traité. Ce thème de l'amant décédé qui, devant les lamentations de sa bien-aimée, revient pour l'emporter avec lui dans la mort, a été recueilli dans toute l'Europe celtique, scandinave, baltique, russe et balkanique, sous forme de récit en prose ou sous forme de chant (Conte type n° 365²⁰⁹ - Child n° 272²¹⁰). La plus ancienne version notée est une ballade anglaise, «The Suffolk Miracle», imprimée en 1697, puis reprise en 1725.

Bürger dit lui-même s'être inspiré d'une vieille légende pour composer sa «Léonore» : il indique dans une lettre que le thème provient d'une vieille chanson que l'on chantait en filant le soir et qu'il tient d'une fille de paysans les vers : « La lune est claire, les morts chevauchent vite, ma bien-aimée, n'as-tu pas peur ? » de même que les termes du dialogue «N'as-tu pas peur ? - Comment aurais-je peur ? je suis près de toi »²¹¹. Cette source d'inspiration est confirmée par d'autres témoignages :

Bürger a raconté au docteur Althof, son médecin et ami, qu'un jour, à Apprenrode, il entendit une paysanne redire la légende que voici : « Un soldat, mort dans une campagne lointaine et longtemps pleuré par sa

²⁰⁷ Milin, *Marvaillou Grac'h-Koz*, Ali d'al lenner, p. IX.

²⁰⁸ «La romance de Léonore» se chante en français sur le timbre n° 22 de la Clé du Caveau. Cf. Laforte, tome VI *Chansons sur des timbres*, p. 249.

²⁰⁹ Delarue, *Le conte populaire français*, tome 1, pp. 384-387.

²¹⁰ Child, *The English and Scottish popular ballads*, volume V, pp. 58-67.

²¹¹ Kaim-Kloock, *Bürger Werke in einem Band*, p. 374.

Bürger gestaltete die von Mitte April bis zum 12 August 1773 niedergeschriebene Ballade nach einer weitverbreiteten Volkssage. «Der Stoff ist aus einem alten Spinnstubenliede genommen». (An Boie, 10 mai 1773). Bürger hatte von einem Bauernmädchen die Verse «Der Mond scheint helle, die Toten reiten so schnelle, feins Liebchen, graut dir nicht ?» und die Worte des Gesprächs «Graut Liebchen auch ? - Wie sollte mir grauen ? Ich bin ja bei dir» gehört.

fiancée, vient à minuit frapper à la porte de celle-ci ; il l'emporte, en galopant, au clair de lune, jusqu'à un cimetière, et finit par l'entraîner vivante dans sa tombe. Elle mettait dans la bouche du cavalier ce refrain suivant :

*La lune brille clair
Les morts chevauchent comme l'éclair
Ma bien-aimée, n'as-tu pas peur ?*

A quoi la fiancée répondait :

*Et pourquoi aurais-je peur ?
Tu es près de moi, mon bien aimé. ²¹²*

Ces cinq vers, dont Bürger rythme son poème, sont d'une intensité dramatique propre à impressionner une sensibilité romantique et ils ont dû se graver facilement dans les mémoires. On les retrouve dans de nombreuses versions dont une russe ; Child remarquant leur fréquente occurrence, à côté du conte lui-même dans son intégrité, y voit un signe de l'étendue de la distribution du thème. Ces vers semblent même être devenus une figure de style puisque, dans une étude sur la poésie populaire bretonne datée de 1850, Luzel se plaint de l'avancée du progrès en ces termes :

- Et que dites-vous de nos perfectionnements mécaniques, de la matière que nous avons domptée et rendue docile et obéissante à nos moindres caprices ? que dites-vous de nos chemins de fer ? - Je dis, avec Chateaubriand, qu'ils serviront à nous conduire plus vite à l'abîme. rien de plus. Ils conduiront vite, et sans encombre le triste convoi de l'humanité. Les morts vont vite ! comme le cheval fantastique de Lénore. ²¹³

Bürger semble n'avoir entendu que des bribes de chant et ne pas avoir eu connaissance d'une version plus complète puisqu'il écrit à son ami Boie :

J'ai découvert un superbe sujet de romance dans une antique ballade ; malheureusement, je n'ai pu parvenir à trouver le texte même de la ballade. ²¹⁴

Son existence pourrait cependant se trouver confirmée par la publication en 1841 par Albin ²¹⁵ d'une pièce intitulée «Léonore» parmi les 103 chants d'auteurs inconnus qui constituent le début de son recueil de «Ballades et chants populaires (anciens et modernes) de l'Allemagne». Malheureusement aucune indication de provenance n'est fournie : on ne sait si la source est orale ou écrite.

«Léonore»

Les étoiles sont au ciel, la lune brille claire, les morts vont vite.
Mon trésor, ouvre ta fenêtre ; laisse-moi entrer ; je ne puis rester long-temps.
Le coq chante déjà, il dit que bientôt poindra le jour.
Je suis venu de loin ; il me faut faire encore deux cents lieues aujourd'hui.
Viens vite, ma chérie, mets-toi sur mon cheval ;
Le chemin vaut la peine de galoper.
Là-bas, en Hongrie, j'ai une maisonnette ; la route nous y conduit.
Ma maison est bâtie sur une bruyère verte ; elle est pour moi et ma fiancée.
Ne me fais pas attendre, viens vite, mon trésor, il faut partir.
Les étoiles étincellent, la lune brille claire, les morts vont vite.
- Où veux-tu me conduire, mon Dieu, dans cette nuit obscure ?

²¹² Bonet-Maury, G. A. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, p. 1.

²¹³ Bibliothèque municipale de Rennes, manuscrit 1044, f° 53v.

²¹⁴ Lettre 73, 19 avril 1773, citée dans Bonet-Maury, G. A. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, p. 142.

²¹⁵ Pseudonyme de Hortense Cornu née Lacroix.

Je ne puis aller avec toi ; ton lit est trop étroit, le chemin est trop long.
Va te recoucher seul, mon chéri ; dors en paix jusqu'au jour du jugement. ²¹⁶

Bürger a traité le thème en lettré, en accentuant le caractère dramatique et en ménageant un suspens qui n'existe pas toujours dans les versions populaires.

G. Bonet Maury ²¹⁷ considère le chant breton «Ar Breur Mager», publié par La Villemarqué dans le Barzaz-Breiz ²¹⁸ (Malrieu 0259), comme une branche bretonne du thème de «La Lénore». La Villemarqué se montre du même avis :

Cette ballade, qui est une des plus populaires de Bretagne, et dont je dois des variantes à M. l'abbé Henry, se chante, sous des titres différents, dans plusieurs parties de l'Europe. Fauriel l'a publiée en grec moderne ; Burger l'a recueillie de la bouche d'une jeune paysanne allemande, et lui a prêté une forme artificielle ; Les morts vont vite n'est que la reproduction artistique de la ballade danoise : Aagé et Elsé. Un savant gallois m'a aussi assuré que ses compatriotes des montagnes du Nord la possédaient dans leur langue. ²¹⁹

Par contre, Child estime qu'il n'y a pas lieu de l'associer aux ballades qu'il rassemble sous le numéro 272, leurs similitudes n'étant pas suffisantes :

«Le frère de lait», Villemarqué, Barzaz Breiz n° 22, p. 163, ed. 1867, has no claim to be associated with these ballads, the only feature in which it has similarity not being genuine. Compare «La femme aux deux maris», Luzel, Gwerziou Breiz-Izel I, 266 -71, two versions, and II, 165-69, two more ; and see Luzel, De l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz, p. 39. ²²⁰

L'épilogue

Le thème du jeune amant qui revient chercher sa belle pour l'entraîner avec lui dans la mort ne peut qu'émouvoir le cœur humain partout et toujours, mais les épilogues diffèrent suivant les régions et les époques et peuvent donner lieu à des interprétations différentes.

La Villemarqué, considère que ces différentes ballades reposent toutes sur l'idée d'un devoir, l'obéissance à la religion du serment :

Le héros de la ballade allemande primitive, comme le grec Constantin, comme le chevalier breton, a juré de revenir, et il tient parole quoique mort. Nous ne savons pas à quelle époque remonte la composition des deux chants allemands et danois, ni celle de la ballade grecque ; la nôtre doit appartenir aux belles années du moyen-âge, le dévouement chevaleresque y brillant de son plus doux éclat. ²²¹

Mais ne peut-on pas plutôt y voir le désir d'amour qui se veut plus fort que la mort que nous retrouvons en Bretagne dans des chants ²²² et des contes ²²³ mais aussi dans la fable grecque de Protésilas ²²⁴, et plus

²¹⁶ Albin, Ballades et chants populaires de l'Allemagne, p. 15.

²¹⁷ Bonet-Maury, G. A. Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne, étude pp. 147-154 et textes en appendices pp. 238-271.

²¹⁸ Malrieu 0259, une seule version.

²¹⁹ La Villemarqué, Barzaz-Breiz, édition de 1867, p. 163.

²²⁰ Child, The English and Scottish popular ballads, volume V, p. 65.

²²¹ La Villemarqué, Barzaz-Breiz, édition de 1867, p. 163.

²²² Dont Malrieu 0261 «An hini oa aet da welet e vestrez en ifern» : Deux jeunes gens s'aimaient tendrement, mais la mort emporte la jeune fille. Le jeune homme demande à voir sa belle comme si elle était en vie. Il est emporté

généralement dans le mythe d'Orphée ? Mais alors comment comprendre ce dénouement cruel qui voit les deux héros engloutis en enfer ? Il peut s'agir d'une mise en garde contre les feux de l'amour qui dévorent l'âme et déplaisent à Dieu :

[...]

Em darempredi rent koulz en noz hag en de, Ils se fréquentaient la nuit comme le jour
hep diskouez nep doujanz euz a c'halloud Doue Sans montrer aucune crainte de la puissance de Dieu

[...] La jeune fille demande qu'on dise de sa part à sa soeur

Na vo ket familier re gant ar galanted, De n'être pas trop familière avec les galants,
Gant oun, siouas Maria, na ve iwe daonet ! De crainte, hélas, Marie, d'être aussi damnée ! ²²⁵

Il se peut que le terme «enfer» ne recouvre pas toujours le monde des damnés mais désigne parfois seulement celui des disparus. La Villemarqué remarquait que l'épilogue de sa version était bien moins douloureux :

Comme on se le rappelle, la ballade allemande finit à la manière des histoires de l'Hilden-Buch, par une catastrophe qui engloutit les deux héros ; il en est de même de la ballade grecque publiée par Fauriel. ²²⁶

Le poème breton ne finit point aussi brusquement que les ballades Allemande et Galloises ; le fiancé vient aussi prendre sa fiancée mais c'est pour l'emmener dans l'Elysée Druidique qui s'ouvre pour les deux amants. ²²⁷

La publication en feuilleton d'une traduction versifiée de «Ar Breur Mager» sous le titre «La Lénore bretonne» dans la Gazette de France était ainsi précédée de la même interrogation sur le rôle de l'enfer dans la ballade :

L'héroïne de la chanson bretonne [...] est une jeune fille malheureuse et résignée à laquelle son frère de lait a juré qu'il viendra la délivrer [...] L'héroïne de la ballade allemande [...] est une fiancée qui maudit l'exil, que rien ne rend intéressante, et que son fiancé vient chercher du fond de l'enfer, on ne sait trop à quel propos pour l'y entraîner à sa suite. ²²⁸

Il se pourrait également que la légende évoque une vengeance du mort, dérangé dans son repos par les lamentations des survivants comme dans l'un des chants de l'Edda ²²⁹ et des légendes slaves. Nous retrouvons cet enseignement dans le conte «Il ne faut pas trop pleurer l'anaon» d'Anatole Le Braz : Les larmes de la jeune fille de Coray chargent le fardeau de sa mère, et celles de la mère de Noëlik retardent l'accès de ce dernier à la béatitude

jusqu'à une grille que Lucifer lui ouvre, et le jeune homme voit sa maîtresse sur un siège de feu. Il demande à l'embrasser encore une fois, demain il sera en enfer ...

²²³ dont «La fiancée du mort» recueilli par Anatole Le Braz auprès de François Omnès. **Le Braz**, *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, tome II, pp. 207-216. Anatole Le Braz y fait référence à un conte irlandais.

²²⁴ Protesilas, roi de Thessalie, avait quitté son épouse le lendemain de ses noces pour aller au siège de Troie où il fut tué par Hector. Sa femme en a un si violent chagrin qu'elle supplie les Dieux de lui accorder la faveur de revoir son ombre. Protesilas apparaît, mais comme il doit regagner la demeure de Pluton, elle veut le retenir dans ses bras, expire et descend aux enfers avec lui. Virgile *Enéide*, livre VI, vers 442-447.

²²⁵ **Luzel**, An hini oa aet da welet e vestrez en ifern, *Gwerziou Breiz-Izel*, tome I, pp. 44-47.

²²⁶ **La Villemarqué**, *Barzaz-Breiz*, édition de 1867, p. 170.

²²⁷ **Laurent**, *Aux sources du Barzaz-Breiz*, p. 320.

²²⁸ **Gourvil**, *Hersart De La Villemarqué et le Barzaz-Breiz*, p. 436.

²²⁹ **Bonet-Maury**, G. A. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, p. 148 et 153. **Grimm**, *Lieder der alten Edda*, I, pp. 114-119. Ce chant montre le héros Helgi troublé dans sa tombe par les cris déchirants et les larmes intarissables de Sigrun, sa bien-aimée, au point que ses blessures saignent. Il apparaît à son amante et lui reproche ses lamentations interminables. Elle prépare un lit nuptial pour eux deux dans la tombe et comme la nuit suivante il ne revient plus, elle se voue à la mort.

éternelle ²³⁰. Ce thème est également présent dans «La petite mineure de Traon Al Lann» publié par Luzel dans les «Veillées Bretonnes» et dans «Gwerziou Breiz-Izel» ²³¹ :

Te greske ma foaniou bemde,
Gant ar glac'har a reez d'in-me.

Tu augmentais mes peines chaque jour,
Par tes larmes et ta douleur.

Et dans le chant déjà mentionné plus haut sur celui qui va voir sa maîtresse en enfer :

Iñiniou, orezonou, pedennou mad laret,
Na reont met kreski poan un ine daonet

Les jeûnes, les oraisons, les bonnes prières,
Ne font qu'accroître les peines d'une âme damnée. ²³²

Sous ce jour, le poème de Bürger prend une dimension plus chrétienne : l'excès de chagrin des survivants est une offense envers Dieu. La mère de Lénore est soumise à la volonté divine alors que chez Lénore, la foi en Dieu a fait place au désespoir d'avoir perdu son amant. Elle est punie de son blasphème comme l'indique le dernier couplet :

A la clarté de la lune, les esprits dansent une ronde autour d'elle. Ils hurlent ce refrain : Patience, patience ! quand même le coeur se brise, ne blasphème jamais Dieu. Tu es délivrée du corps. Que Dieu ait pitié de l'âme. ²³³

Le chant polonais «Uciezka» met même en évidence l'aspect diabolique du sortilège qui fait revenir le jeune homme disparu : la jeune fille doit se défaire successivement de son missel, son rosaire et de sa croix avant d'être emportée dans l'autre monde. Il faut dire que le blasphème était grand : *Chasse le prêtre, chasse le calottin [sic], Dieu et la foi ne sont que sommeil et rêves !*

Tout au contraire, dans la version danoise «Ridder Aage og Else» ²³⁴ traduite par G. Bonet Maury, c'est au nom de Jésus que la fiancée ouvre sa porte et son fiancé, voulant l'épargner, lui demande de regarder les étoiles du ciel pendant qu'il disparaît sous terre. La ballade allemande donnée plus haut a une fin encore plus douce puisque la jeune fille refuse finalement de suivre son bien aimé : elle reste dans le monde des vivants mais elle reconforte et apaise son fiancé, lui conseille de dormir en paix jusqu'au jour du jugement.

Dans certaines versions, comme une complainte des Ardennes ²³⁵, le thème est contaminé par celui du retour du soldat le jour du remariage de sa femme ²³⁶. Le revenant y est invité au souper, demande des cartes et propose de prendre la belle comme enjeu, réclame à la belle les bagues et les diamants qu'il lui avait donnés. On retrouve ce motif dans le chant breton «Rolland hag Izabell» ²³⁷, et son homologue français «Alonzo et Imogine» ²³⁸. L'époux mort dans une guerre lointaine revient chercher sa femme le jour même où celle-ci se remarie malgré sa promesse de fidélité. Le casque de l'armure du chevalier, une fois ôté, laisse apparaître une tête de mort. Ce thème de la femme aux deux maris se trouve aussi en Bretagne, mais sans aucun caractère surnaturel

²³⁰ **Le Braz**, *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, tome II, chapitre XV, pp. 99-106.

²³¹ **Luzel**, *Veillées Bretonnes*, p. 38 et *Gwerziou Breiz-Izel*, tome I, p. 61. Malrieu 0260.

²³² **Luzel**, *An hini oa aet da welet e vestrez en ifern*, *Gwerziou Breiz-Izel*, tome I, pp. 44-47.

²³³ **Albin**, *Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, pp. 200-205.

²³⁴ Les textes de «Uciezka» et «Ridder Aage og Else» avec leurs traductions françaises sont donnés dans **Bonet-Maury**, *G. A. Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, pp. 239-271.

²³⁵ *Le cavalier des Ardennes*, **P. Tarbé**, *Romancero de Champagne*, 1863, cité dans **Bonet-Maury**, *G. A. Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne*, p. 152.

²³⁶ Chant-type n° I - 4 du catalogue Laforte - Le retour du mari soldat seconde noces, (Coirault : non édité).

²³⁷ «An den maro deuet da adkemer e vaouez», **Laterre et Gourvil**, «Rolland hag Izabel» in *Kanaouennoù Breiz Vihan*, p. 170 et **Maodez Glandour** «Ar c'hont Rolland» in *Studi hag ober*. Malrieu 0263.

²³⁸ «Alonzo et Imogine», chanson-type n° 5312 du catalogue Coirault ; feuille volante n° 816 du catalogue Ollivier.

dans «Nozvezh kentañ ma eured»²³⁹, souvent chanté en kan ha diskan. Toute l'admirable et poignante chevauchée fantastique disparaît alors.

De Goesbriand

Pierre Désiré de Goesbriand (1784-1853), juge de paix à Daoulas, est né à Kerdaoulas en Saint Urbain (Lannurvan) où il a été maire. Il est surtout connu pour ses «Fables choisies de La Fontaine» traduites en vers bretons publiées chez Guilmer en 1836 et «Gwerz emgann an tregont a Vretonet a enep tregont Saux» publié chez Guilmer en 1837 que La Villemarqué compare avec «Stourm an tregont» dans les éditions du Barzaz-Breiz postérieures à 1845. Mais il a aussi publié de nombreuses chansons sur feuilles volantes et composé des poèmes.

Oeuvres de Goesbriand :

- «Chanson composet gant maer Lannusvan er bloas 1814 var an ton gallec Que ne suis-je la fougère» , publié chez Gaulchet, Brest
- «Vive le roi, chanson composet gant maer Commun Lannurvan», composé en 1814.
- «Guers ar Franç delivret var an ton gallec toute la tendresse», composé en 1814, conservé dans Guerziou Chansoniou ha Rimou Brezoneg de Lédan, vol. 2 , pp. 411-415.
- «Cantiq Bretonnet, Diouallit or Roué ... var an ton saux» , composé en 1816, publié chez Gaulchet, Brest.
- «Abrege eus a gaptivite ag eus a varo Louis C'huezec roue ar Franç, Marie-Antionette e bried ag eus ar Memprou all dimeus o famil pere zo bet merzeriet epad ar Revolution» , publié chez GF. Michel, Brest, 1818.
- «Guers var guinivelez Herri, duc a Vourdell, map d'an Duc a Verri ganet e Paris, d'an 29 a vis Guengolo er bloas 1820 ; composet gant Maer commun Lannurvan», publié chez Michel, Brest.
- «Fables choisies de La Fontaine», publié chez Guilmer, Morlaix, 1836.
- «Gwerz emgann an tregont a Vretonet a enep tregont Saux», publié chez Guilmer, Morlaix, 1837.
- «Ar valaen sorcet, var ton Quand Biron», conservé dans Guerziou Chansoniou ha Rimou Brezoneg de Lédan, vol. 4 p. 19.
- «Chanson Herri Pevare : var an ton gallec Vive Henri Quatre», publié chez Gauchlet, Brest.
- «Son Herri Pêvar, roue Franç», conservé dans Guerziou Chansoniou ha Rimou Brezoneg de Lédan, vol. 2, pp. 408-410.
- «Son da veza canet en eur repos o cana oll an 3 lign diveza», conservé dans Guerziou Chansoniou ha Rimou Brezoneg de Lédan, vol. 8, p 292 -293.
- «Kan ar Vinienn», publié dans Adsao 2/7/1930²⁴⁰.

Malrieu : Non référencé

Version des Poésies populaires de la France :

- [1 b] LEDAN, Lenora, Poésies populaires de la France, 1852, vol. 5, f° 223r-228r.

Autres versions bretonnes :

- [1 a] LEDAN, Lenora, B.M. Morlaix - Guerziou Chansoniou ha Rimou Brezoneg, s.d., vol. 7, pp. 64-75.
- [1 c] OLLIVIER, Lenora, B.M. Rennes - Manuscrit 980, s.d., pp. 134-137.

²³⁹ Luzel, «Ar mortolod iaouanc», *Soniou Breiz-Izel*, tome II, p. 296. Malrieu 0735. Sur le thème du retour du soldat qui trouve sa femme remariée, C.f. aussi «Ar plac'h hi daou bried», *Gwerziou Breiz-Izel*, tome I, p. 266 et 270, que Luzel rapproche du «Frère de lait» du «Barzaz-Breiz», et «Ar vroeg hi daou bried», *Gwerziou Breiz-Izel*, tome II, p. 164 et 170, «Distro eur zoudard», *Soniou Breiz-Izel*, tome II, p. 272 où les jeunes gens meurent aux retrouvailles.

²⁴⁰ Ollivier, *Catalogue bibliographique de la chanson populaire bretonne sur feuilles volantes*, p. 281.

Autres chansons sur le même thème (versions non comparées entre elles) :

Malrieu 0259 - Ar breur mager

- AR FLOC'H, Ar breur-mager, Le Brasier des Ancêtres, 1977, tome 1, pp. 262-273.
- GOURVIL, Le frère de lait, La Villemarqué et le Barzaz-Breiz, 1960, pp. 435-437
- LA VILLEMARQUE, Ar vreur-mager, Barzas-Breiz, 1839, tome I, pp. 171-200.
- LA VILLEMARQUE, Ar breur-mager, Barzas-Breiz, 1845, tome I, pp. 271-284.
- LA VILLEMARQUE, Ar breur-mager, Barzas-Breiz, 1867, pp. 163-172.

Contes sur le même thème :

Conte type n° 365 : La fiancée du Mort - Paul Delarue Le conte populaire français, tome 1, p. 385

- BERGERAT, Le mouchoir blanc, Revue des Traditions Populaires, tome IV, 1891, p. 752.
- CADIC, Contes et légendes de Bretagne, tome IV, p. 100.
- LE BRAZ, La fiancée du mort, Légendes de la Mort, tome II, p. 207-216.
- SEBILLOT, La fiancée de l'Islandais, Bretagne pittoresque et légendaire, p. 186.
- SEBILLOT, Les deux fiancés, Littérature orale de Haute-Bretagne, p. 197.
- SEBILLOT, La promesse imprudente, Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, tome XI, 1894.
- SOUVESTRE, La souris de terre et le corbeau gris, Le foyer Breton, troisième foyer, tome II, p. 22.